

CÉLINE ET LA FONTAINE

CÉLINE ET LA FONTAINE

La rencontre entre Céline et La Fontaine pourrait paraître aussi incongrue que celle, *sur une table de dissection, d'une machine à coudre et d'un parapluie*. Pourtant, à y regarder d'un peu plus près, les affinités que le premier a ressenties pour le second sont loin d'être fortuites. Il apparaît que leurs vies montrent certains points de similitudes : ils ont tous deux connu la gloire littéraire à un âge relativement avancé (38 ans pour Céline et 47 ans pour La Fontaine) ; tous deux avaient une vision plutôt sarcastique, voire pessimiste, des hommes et de leurs indéfectibles défauts ; un amour commun de la langue française et celui des animaux ; leurs dernières années passées en des logements inconfortables où ils subirent les rigueurs des hivers ; à tous deux on demanda un reniement : explicitement pour le poète par les autorités religieuses : celui de ses contes licencieux (qu'il finit par consentir deux ans avant sa mortⁱ) et implicitement pour Céline par la *doxa* : celui de ses positions antisémites, reniement qu'il ne consentit pas plus facilement que ne le fit le fabulisteⁱⁱ.

Comme tout un chacun, Céline a lu les fables dans sa jeunesse et en a sûrement oublié un grand nombre sauf les passages rabâchés des plus célèbres. Les mentions ou allusions au poète classique sont assez rares dans ses premières œuvres, écrits, interviews et lettres, jusqu'à son séjour de quatorze mois à « Vestre Fængsel », la sinistre prison danoise de triste mémoire célinienne. C'est au cours de cette année 1946, en prison, qu'il redécouvre, entre autres classiques, l'œuvre du fabuliste par l'intermédiaire de Lucette et de son avocat, M^e Mikkelsen (ce sont eux qui lui procurent la lecture pour atténuer la détresse causée par son emprisonnement). Cette relecture du fabuliste va prendre de l'importance pour Céline, au point qu'il citera occasionnellement dans son œuvre, et fréquemment dans ses interviews, le nom du grand poète classique.

Relisant La Fontaine, Céline goûte tout d'abord en lui un auteur qui a porté à son apogée un style, une musique, une langue, l'outil parfait pour révéler avec une vision lucide et acérée la vérité des hommes. La versification infiniment variée et parfaite du poète classique, source de rythme, de création d'image, d'humour ou de sarcasme, enchante le poète Céline ; son utilisation savante, imbriquée et puissamment architecturée des octosyllabes et des alexandrins ravit le romancier, lui-même *octosyllabophile* ; la concision et la puissance évocatrice des formules du fabuliste réjouissent le futur chroniqueur ; enfin, la plume tranchante et pointue du poète qui dissèque puis étale au grand jour les travers des hommes doit bien amuser Céline, lui qui n'a de cesse de tendre à l'humanité le miroir où se reflète son visage grimaçant. Comment ne pas être sensible, par exemple, à ce condensé de l'âme humaine en deux vers, acérés comme un « scalpel de mage » :

*Deux Coqs vivaient en paix : une Poule survint,
Et voilà la guerre allumée.*ⁱⁱⁱ

Céline, donc, trouve en cette relecture de La Fontaine une part de sa propre personnalité, comme Baudelaire traduisant Edgar Poe. Mais, et peut-être plus important encore, Céline sent dans les fables une œuvre *jumelle* de la sienne. Elles montrent et dénoncent le sarcasme, l'ironie, la violence, les injustices, la morale bafouée, la honte, la servilité ou l'honneur, la grandeur ou la bassesse des humains. Et tout cela,

merveilleusement interprété sur le théâtre des fables par les acteurs zoomorphes, et impitoyables^{iv} mis en scène par la plume du grand poète.

La Fontaine, qui a souvent raillé les juges, avocats, cours de justice, ne pouvait laisser insensible à ce sujet Céline dans sa prison^v. Par ailleurs, le fabuliste s'en est également pris aux princes et aux puissants quand ils usaient injustement de leur autorité (comme le fit Louis XIV à l'égard de Fouquet, à qui La Fontaine resta fidèle jusqu'à la mort de ce dernier, en prison). Cette injustice du roi envers son surintendant, cette cabale de Colbert contre Fouquet et cette amitié fidèle et sans faille de La Fontaine pour son ex-protecteur, firent ressentir au Céline, prisonnier et opprimé comme le malheureux surintendant du roi, victime de cabales, de dénonciations diverses, et dont les amitiés furent également rares, mais fidèles, la connivence étroite qui le liait au poète par-delà les trois siècles qui les séparaient.

C'est ainsi qu'au moment où il abandonne définitivement la suite de *Guignol's band* pour se consacrer à *Féerie pour une autre fois* (son livre le plus énigmatique, le plus abstrait, le plus proche du « livre qui ne tient que par le style »), Céline va le faire avec un nouveau compagnon de route : Jean de La Fontaine.

Céline a-t-il eu dans les mains le Pléiade consacré à La Fontaine (le dixième volume de cette collection) sorti le 2 janvier 1933, deux mois et demi après le *Voyage* ? On peut l'imaginer, car il connaît et apprécie déjà le poète fabuliste. Lors d'un dîner chez les Steele, en novembre 1936, après avoir « pleuré » sur le refus de René Blum (le frère de Léon) de monter un de ses ballets, et après avoir raconté à une femme juive qui le questionnait qu'il « n'était pas antisémite, mais *anti-tout* », il ajoute : « Je n'offenserai pas le Talmud en confessant que les brunes m'excitent moins que les blondes ! Simple affaire de peau, c'est tout. Si La Fontaine était juif, je crierais : "Vive La Fontaine !" (...) »

On sait également, rapporté par Henri Mahé à Éric Mazet (qui m'en a aimablement fait part) qu'il n'y avait qu'une fable que Céline n'aimait pas : *Le laboureur et ses enfants*, et pour deux raisons : tout d'abord, pour Céline, on ne meurt pas tranquillement et proprement dans son lit, mais dans les vomissures ; de plus, il ne devait guère apprécier sa morale : « travaillez, prenez de la peine », beaucoup trop *moralisatrice* à ses yeux. On sait également par ce même témoignage qu'il adorait *Le Meunier, son fils et l'âne* pour sa beauté littéraire, mais aussi parce que sa morale (*Prenez femme, Abbaye, Emploi, Gouvernement : les gens en parleront, n'en doutez nullement*) ne pouvait le laisser insensible, lui qui fut toujours attaqué et critiqué de tous bords depuis la publication du *Voyage*, quelles que furent ses prises de position.

LA FONTAINE DANS CÉLINE

Les romans et pamphlets de Céline contiennent nombre de références littérales ou indirectes à La Fontaine et à ses fables. Les citations ou allusions, rares dans les deux premiers romans, deviendront plus fréquentes à partir des écrits postérieurs à la fin de la guerre et à ceux rédigés pendant son incarcération, notamment *Féerie*.

Ainsi, nous retrouvons extraits de :

- Le Chêne et le Roseau : *Il plie beaucoup, mais ne rompt pas*^{vi}. Mort à crédit, Pléiade^{vii}, p. 870

- Le renard et les raisins : *plaisirs pour goujats...*^{xviii} Bagatelles pour un massacre, Denoël, 1937, p. 287
- Le serpent et la lime : *L'airain, le platine, le diamant ne sont que flexibles*. L'École des cadavres, Denoël. 1938, p. 131^{ix}
- Les grenouilles qui demandent un roi : *Il gobait les grenouilles au vol*. Guignol's band, p. 565
- L'homme qui court après la fortune : *Pauvres gens je les plains, car on a pour les fous, Plus de pitié que de courroux*^{xi}. Cahiers de prison
- Belphégor : *Le cœur fait tout, le reste est inutile*^{xii}. Cahier de prison
- Le corbeau et le renard : « Je lui ai tenu à peu près ces propos ». Lettre à Albert Naud, 18 juin 1947^{xiii}
- La laitière et le pot au lait : *adieu villa, vache*^{xiv}. Féerie I, p 92
- Les animaux malades de la peste : *l'herbe tendre*^{xv}. Féerie II, p. 223
- Le chat, la belette et le petit lapin : *Raminagrobis*^{xvi}. Féerie II, p. 240
- Les deux pigeons : *Telle chose m'advint*^{xvii}. Féerie II, p 257
- Le Chartier embourbé : *Aide-toi et le Ciel t'aidera*^{xviii} Nord, p 616
- *comme je suis absolument de la Pléiade tels La Fontaine, Clément Marot*. Rigodon, p. 914

À partir d'octobre 1951, Céline installé à Meudon retrouve une vie « normale ». Il reçoit la visite de ses (rares) amis, exerce (très peu) la médecine, et met au point la version définitive de *Féerie I* qui sera publié en juin de la même année sans retentissement, comme le seront ensuite la publication de *Féerie II* (Normance) et des *Entretiens avec le professeur Y* en 1954. Il faudra attendre juin 1957, la sortie de *D'un château l'autre* et, comme on le sait, le scandale provoqué par l'article haineux de l'Express pour que le grand public redécouvre que Céline écrit toujours des chefs-d'œuvre littéraires. Les journalistes prendront alors le chemin du 25^{ter}, route des Gardes pour aller y recueillir les paroles du « clochard vociférant ». C'est lors de ces interviews et entretiens divers accordés de juin 1957 à sa mort, le 1^{er} juillet 1961, que Céline aura l'occasion de citer de nouveau La Fontaine.

En mars 1946, il avait déjà convoqué le poète à la rescousse dans une lettre à son avocat, M^e Mikkelsen. *Le Parquet de Paris se ménage lorsqu'il sera en possession de ma personne de me liquider d'une façon ou d'une autre, « sans autre forme de procès » comme écrit La Fontaine.*^{xix}

Dans la correspondance avec Marie Canavaglia (Lettre 301 du 18 mai 1948) on trouve une allusion à la fable *L'Ours et l'amateur des jardins*. Céline se plaignant alors de Paulhan comme d'un ami trop zélé, il lui écrit « C'est le pavé de l'ours »^{xx}

L'une des références au fabuliste à laquelle Céline reviendra souvent, est issue de la fable *Un animal dans la Lune* : celle de l'image du bâton droit qui, plongé dans la rivière, semble tordu par un effet d'optique : « *Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse* »^{xxi}. Céline va dorénavant utiliser cette métaphore pour décrire son travail stylistique, sa transposition du langage parlé dans l'écrit. Ainsi, dans la lettre à Milton Hindus du 16 avril 1947 il écrit : *Il se passe ce qui aurait lieu pour un bâton plongé dans l'eau pour qu'il vous apparaisse droit, il faut avant de le plonger dans l'eau que vous le cassiez légèrement si l'ose dire que vous le tordiez, préalablement. Un bâton correctement droit au contraire plongé dans l'eau apparaît tordu au regard. De même du langage...* Il y revient plus longuement, plus précisément dans la lettre du 15 mai 1947. Dans une autre lettre au même, du 17 octobre 1947 : *Au sujet du style et du bâton, il me semble que je ne me suis pas fait encore bien comprendre.*^{xxii}

Sept ans plus tard, dans les *Entretiens avec le Professeur Y* :

Je veux pas que les gens autour entendent... je lui chuchote à son oreille...

- « Vous plongez un bâton dans l'eau... »
- Un bâton dans l'eau ?
- Oui, Colonel !
- De quoi il a l'air votre bâton ?
- Je ne sais pas...
- Il a l'air cassé votre bâton ! tordu !
- Alors ? alors ?
- Cassez-le vous-même, pardi ! avant de le plonger dans l'eau ! cette bonne blague ! tout le secret de l'Impressionnisme !
- Alors ?
- Ainsi vous corrigerez l'effet !
- L'effet quoi ?
- De la réfraction ! il aura l'air droit votre bâton ! vous le casserez d'abord, Colonel !... avant de le plonger dans l'eau. ^{xxiii}

Il y revient une fois encore dans son exposé, « LFC vous parle », enregistré le 22 octobre 1957 : « Si vous prenez un bâton et si vous voulez le faire paraître droit dans l'eau, vous allez le courber d'abord, parce que la réfraction fait que si je mets ma canne dans l'eau, elle a l'air cassée. Il faut la casser avant de la plonger dans l'eau. C'est un vrai travail. C'est le travail du styliste. » ^{xxiv}

Céline a dû se réjouir de tremper son bâton stylistique tordu dans l'eau de... La Fontaine !

Le Céline des dernières années cite La Fontaine comme la quintessence du grand style français : pureté, concision, élégance, musicalité, perfection indépassable :

« En réalité, je n'aimais que les poètes. Les vers, ça me frappe, ça me touche, ça m'impose. Je les tourne et les retourne dans ma tête, pour voir comment ils sont faits – comme on examine le mécanisme d'une montre. Ces contraintes mystérieuses, compter les syllabes, chercher des rimes, accueillir les images ; cette forme sévère pareille à celle qui enferme les objets... Les vers, ce sont des bijoux bien ciselés et bien astiqués. Par exemple chez La Fontaine, que je considère comme le sommet de notre langue, le comble du raffinement et du naturel à la fois » ^{xxv}

À Jean Guénot, en février 1960 : « Ah, je tiens à La Fontaine, oui, parce que, n'est-ce pas, il sait en très peu de mots, d'instinct... [...] Il le dit très bien, c'est fin. C'est ça et c'est tout. C'est « final », n'est-ce pas. Comme on dit en anglais. C'est « final » ^{xxvi}.

Dans une lettre à Henri Mondor du 12 janvier 1960 : « Admirations littéraires ? Je demande à voir... on ne peut apprécier que de très loin... Je ne m'intéresse qu'au style, foudre des histoires ! je ne suis sûr que de La Fontaine... Malherbe... »

Enfin, citons quelques réponses aux questions de journalistes sur ses goûts littéraires.

Jacques Izoard :

- Vos auteurs favoris en prose ?
- Ramuz, Morand, Rabelais, La Fontaine... (CC2, p. 140)

Monologue célinien :

- Quel est l'écrivain de la littérature française que vous préférez ?
- La Fontaine !!! Lui, du moins, est un admirable auteur. Et qui veut dire quelque chose ! (CC2, p. 144)

À propos des fables de La Fontaine jugées par Voltaire : Jean Guénot et Jacques Darribehaude/Léon Darcyl/Stéphane Jourat :

– Comme disait encore Voltaire... Y disait : La Fontaine a fait des fables, ben qui est-ce qui va en faire, maintenant ?... Personne va refaire du La Fontaine, n'est-ce pas ?... Après y a plus que du Florian... Pourquoi pas... (CC2, pp. 151, 180, 219).

À Jean Guénot : « Comme disait encore Voltaire... Y disait : La Fontaine a fait des fables, ben qui est-ce qui va en faire, maintenant ? (...) Il n'y a rien à ajouter, c'est fait,

c'est correct... C'est plein... C'est ça... C'est tout... Et pis après, bé dame, après y a pus rien à faire »^{xxxiii}

Lucette Destouches, dans un *Entretien avec Pariscope* (janvier 1966) :

- *Mais n'y avait-il pas des écrivains contemporains qu'il portait dans son cœur ?*

- [...] *En fait, il lui arrivait souvent de relire La Fontaine.*^{xxxiii}

La Fontaine n'était pas le seul des grands écrivains classiques du XVII^e siècle qu'il aimait lire et relire. Il cite également La Bruyère, Boileau, La Rochefoucault, Tallemant et même Bossuet. Il lui est même arrivé d'écrire au Bic, sur une chemise en carton contenant un brouillon carbone de Nord, deux vers qu'il a par erreur attribués à La Fontaine, mais qui sont, en fait, de Ronsard : « *Le temps s'en va, Madame / Le temps las non ! mais nous nous en allons !* »^{xxxix}

Ce qui devait toucher particulièrement Céline dans l'œuvre du fabuliste, en plus de cette flamboyante pureté stylistique, c'est qu'arrivé à plus de soixante ans, il revivait dans les fables et leur morale des pans de sa vie, ses aventures, ses prises de position plus ou moins malheureuses, ses relations avec les puissants ou les humbles. Il y retrouvait une humanité égoïste de qui il avait bien peu reçu ; une humanité gangrenée qu'il avait pourtant aimé soigner ; une humanité foncièrement ingrate pour laquelle il s'était immolé !

Comme Flaubert, il aurait pu dire : « les Fables, c'est moi ! »

CÉLINE DANS LA FONTAINE

En parcourant les fables de La Fontaine, il est assez aisé de noter des thèmes récurrents qui n'ont pas échappé au Céline vieillissant qui se retournait sur sa vie passée : l'injustice, l'ingratitude, la puissance sans la morale, l'hypocrisie, l'amitié, l'ambition, l'obstination et la résistance aux événements, l'appât du gain et la cupidité, les relations humaines indésirables ou impossibles, l'impunité éhontée des grands.

Citons quelques-unes de ces fables qui ont sûrement touché Céline lors de leur relecture en prison, en exil au bord de la froide Baltique, ou plus tard, lors de ses dernières années à Meudon. Des fables dans lesquelles il revoyait le film de son existence mouvementée :

- *La Cigale et la Fourmi*. Céline ayant chanté ses Bagatelles tout l'été 37, se trouva fort dépourvu quand la guerre fut venue.
- *Le Loup et le Chien/Le Vieillard et l'Âne*. Céline, comme La Fontaine, s'était bien gardé de céder sa liberté contre un attachement à quelconque maître, quel que fut son bord politique. Et que cela lui fut amèrement reproché ! *Notre ennemi, c'est notre Maître : Je vous le dis en bon François*.
- *Le Chêne et le Roseau*. Malgré les tempêtes de l'histoire qu'il a traversées, sa santé fragilisée par la prison et par l'exil, Céline, comme le roseau, a plié, mais n'a pas rompu.
- *La Chauve-souris et les deux Belettes*. « *Le sage dit selon les gens, Vive le roi, vive la ligue* ». Assurément, Céline en a vu de ses connaissances habillées de vestes à deux côtés, qui se retournaient aisément selon les circonstances. Tandis que sa vieille pelisse, à lui, n'avait toujours qu'un côté !
- *Le Corbeau voulant imiter l'Aigle*. Comme il a connu de nombreux « corbeaux » qui voulaient se faire « aigle » ou de « grenouilles » enfler comme des « bœufs ». Mal leur en prit le plus souvent, à ceux-là ! Quant aux puissants, il les a toujours vus passer à

- travers les mailles des filets de la loi tandis que les humbles, les petits, les miséreux, succombaient à ses inflexibles arrêts : « où la guêpe a passé, le moucheron demeure »
- *L'Oiseau blessé d'une flèche*. On contribue souvent à notre propre malheur. Céline a bien souvent dû le ressentir, lui qui s'est mis (consciemment ou pas) dans des situations extrêmes. Mais heureusement pour nous, la Littérature y a gagné !
 - *Le Mennier son Fils et l'Âne*. Céline, quoi qu'il ait écrit, dit, fait, dans un sens ou l'autre aura toujours été attaqué, critiqué, haï.
 - *Le Loup et la Cigogne*. Céline qui a bien voulu *retirer du gosier des Français la guerre coincée*, s'est estimé heureux de l'avoir *retirée*, mais a eu le malheur de *retomber ensuite sous ses pattes* ; contrairement, on le suppose, à la cigogne.
 - *Le Chat et un vieux Rat*. Ici, c'est essentiellement à la morale que Céline dut s'attacher (*Il était expérimenté ; et savait que la méfiance est mère de la sûreté*). Il eut à être plus que prudent et méfiant dans ses paroles et ses actes, à partir du 17 juin 1944 quand il quitta Paris. On retrouve cette méfiance romancée avec humour dans de nombreuses pages de la « trilogie allemande »
 - *Le Lion amoureux*. À un Céline amoureux de la France, on fit, après la guerre, rogner les griffes et les crocs en prison puis *on lâcha sur lui quelques chiens. Il fit fort peu de résistance*.
 - *L'Âne et le petit Chien*. Céline n'était certes pas l'âne lourdaut de la fable, mais enfin, pour lui qui voulut se faire aimer et caresser de la France et des Français qu'il avait tenté de « sauver » par ses écrits vociférants, on appela *Martin bâton* comme à la fin de la fable et *ainsi finit la comédie*. Parmi les fables traitant de l'ingratitude que Céline a sûrement dû lire avec un certain pincement au cœur, citons également *Le Villageois et le Serpent* (*Il est bon d'être charitable ; Mais envers qui ? c'est là le point. Quant aux ingrats, il n'en est point Qui ne meure enfin misérable.*).
 - *Le Geai paré des plumes du Paon*. Les « àlamanièrede » céliniens furent nombreux. Tout est dit sur les plagiaires dans cette courte fable.
 - *Les oreilles du Lièvre*. Ici encore, une fable qui évoque le fait que quoi qu'on dise, ou fasse (comme déjà Molière le dit dans *Les femmes savantes* : « *Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage* ».xxx), on est toujours « coupable » ! Peu importaient les raisons, on a crié Haro sur le baudet Céline et *il avait beau protester, son dire et ses raisons iraient aux Petites-Maisons*.
 - *Le Cheval et le Loup* : « *Chacun à son métier doit toujours s'attacher. Tu veux faire ici l'Arboriste, Et ne fus jamais que Boucher* ». Céline eut plus que les mandibules mises en marmelade d'avoir voulu avec son génie littéraire faire autre chose que le romancier.
 - *Le Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe/Le Juge arbitre/La Forêt et le Bûcheron/L'Huître et les Plaideurs*. La Fontaine a souvent moqué les cours de justice où les plaideurs y laissaient le plus souvent leur fortune sans être dédommagés de leurs plaintes. Céline s'est longuement plaint de la justice, des juges et avocats.
 - *Le Serpent et la Lime*. Enfin une fable qui devait le reconforter. Il savait que les crocs de serpent des critiques *ne sauraient imprimer leurs outrages* sur sa littérature, pour eux *faite d'airain, d'acier, de diamant*.
 - *L'Ours et les deux Compagnons*. Il ne fut pas aisé de vendre la peau de Céline avant qu'on l'eût mis par terre.
 - *La Mort et le Mourant/Le Cochon, la Chèvre et le Mouton*. Dans ces deux fables, La Fontaine se moque de ceux qui se plaignent d'un Destin inéluctable alors qu'il serait tellement plus simple de s'y résigner, l'âme en paix. Céline disait qu'il attendait la mort tranquillement. Il souhaitait juste qu'elle arrive, « si possible sans douleur », « Crever sans douleur » xxxi

Et c'est ainsi que les choses se passèrent, ce samedi 1^{er} juillet 1961. Céline s'en alla retrouver, sans douleur, son cher Jean. Tous deux, au Paradis des Grands Classiques, batifolent en octosyllabe, folâtraient en alexandrins et points de suspension pour l'indicible bonheur de leurs fidèles compagnons de toujours, les animaux *fabuleux*.

ⁱ Déclaration du 12 février 1693 : *Il est d'une notoriété qui n'est que trop publique que j'ai eu le malheur de composer un livre de contes infâmes. En le composant, je n'ai pas cru que ce fût un ouvrage aussi pernicieux qu'il l'est, on m'a sur cela ouvert les yeux, et je conviens que c'est un livre abominable. Je suis très fâché de l'avoir écrit et publié. J'en demande pardon à Dieu, à l'Église, à vous, Monsieur qui êtes son ministre, à vous, Messieurs de l'Académie, et à tous ceux qui sont ici présents.* La Fontaine, Pléiade, Œuvres complètes, 1991, vol I. p. CLXV.

ⁱⁱ « Je ne renie rien du tout... je ne change pas d'opinion du tout... je mets simplement un petit doute, mais il faudrait qu'on me prouve que je me suis trompé, et pas moi que j'ai raison. » *Cahiers Céline 2*, Gallimard, 1976, p. 72

ⁱⁱⁱ *Les deux coqs*, La Fontaine, Pléiade, Œuvres complètes, 1991, vol I. p. 273.

^{iv} Par exemple *Le loup et l'agneau* ou *La génisse, la chèvre et la brebis en société avec le lion, L'homme et la couleuvre*, etc. La Fontaine, Pléiade, Œuvres complètes, 1991, vol I.

^v Voir, par exemple, parmi les innombrables lettres concernant son incarcération dans *Lettres à Pierre Monnier, 1948-1952*, Gallimard, 2015 et dans les *Lettres à Marie Canavaggia (1936-1960)*, Gallimard, 2007.

^{vi} *Mort à crédit*, Pléiade, Romans, vol I. p. 870. La note de l'édition Pléiade indique que Céline avait d'abord écrit : « il plie, mais ne rompt pas », suivant au plus près le texte de La Fontaine : *Je plie, et ne romps pas*.

^{vii} Sauf indication contraire, les références aux romans de Céline renvoient à l'édition de la Pléiade en 4 volumes.

^{viii} *Le renard et les raisins*, La Fontaine, Pléiade, Œuvres complètes, vol I. p. 124.

^{ix} *Le serpent et la lime*, Ibid., p. 198. On peut peut-être y voir également une allusion au « poème du Quinquina » dans lequel on trouve : « *L'airain soufflant fait voir que la liqueur enclose Augmente de chaleur, déchu en quantité* : La Fontaine, Pléiade, Œuvres complètes, vol II, p. 171. Rappelons une curieuse coïncidence : un des premiers écrits médicaux de Céline traite des effets de la quinine (*La quinine en thérapeutique*, juin 1925), tandis que son arrière grand-oncle, Théodore Destouches, avait soutenu sa thèse de médecine en 1864 sur les *préparations pharmaceutiques du quinquina* ! (informations issues de Céliniana).

^x *Les grenouilles qui demandent un roi*, La Fontaine, Pléiade, Œuvres complètes, vol I, p. 112.

^{xi} *L'homme qui court après la fortune...*, Ibid., p. 270.

^{xii} *Belphégor*, Ibid., p. 517.

^{xiii} *Lettres*. Pléiade, p. 919.

^{xiv} *La laitière et le pot au lait*, Ibid., p. 266.

^{xv} *Les animaux malades de la peste*, Ibid., p. 249.

^{xvi} *Le chat, la belette et le petit lapin*, Ibid., p. 249.

^{xvii} *Les deux pigeons*, Ibid., p. 348.

^{xviii} *Le chartier embourbé*, Ibid., p. 233.

^{xix} *Lettres*. Pléiade, p. 807.

^{xx} Ce même jour, il écrit à Jean Paulhan : votre très courageuse et intelligente préface serait tout de même une *erreur*... un pavé de l'ours. *Lettres à la NRF*, Gallimard, 1991, p. 59

^{xxi} *Un animal dans la Lune*, Ibid., p. 284.

^{xxii} Milton Hindus, L.-F. *Céline tel que je l'ai vu*, l'Herne, 1999, pp. 133, 137 et 174

^{xxiii} *Entretiens avec le Professeur Y*, Pléiade, Romans, vol IV, P. 546.

^{xxiv} *Cahiers Céline 2*, Gallimard, 1976, p. 87.

^{xxv} *Mon ami Bardamu*. Plon, 1971, pp. 116-117.

^{xxvi} *Céline à Mendon*, Transcriptions des entretiens avec Jacques d'Arribehaude et Jean Guénot. Éd. Guénot, 1995, pp. 29, 30.

^{xxvii} Herne 5, p. 255-256.

^{xxviii} *D'un Céline l'autre*, David Alliot, éditions Bouquins, Laffont, p. 1097

^{xxix} Le texte exact du *Sonnet à Marie*, de Ronsard est : *Le temps s'en va, le temps s'en va ma Dame, Las ! le temps non, mais nous nous en allons, Et tôt seront étendus sous la lame...* Merci à Éric Mazet pour m'avoir transmis cette information.

^{xxx} Molière. *Les Femmes Savantes*. Acte II, scène V. Œuvres complètes, Pléiade. Vol II. p. 556.

^{xxxi} *Cahiers Céline 2*. Interviews : Albert Zbinden - Jacques Izoard, p. 79 et p. 140.

*Fabrice Luchini, grand amoureux de La Fontaine et de Céline, a évoqué avec Alain Finkielkraut le rapprochement entre les deux écrivains au cours de l'émission *Répliques*. Notamment dans celle du 1^{er} août 2011, où il cite de mémoire la lettre à Jean Guénot de février 1960 : *c'est final* !

* Mes remerciements particuliers à Éric Mazet pour son aide constante et généreuse.